

ANNA MAZIARCZYK

Université Marie Curie-Skłodowska

## Récit d'un loup. Narration empathique dans *Nés de la nuit* de Caroline Audibert

**C**onnu depuis longtemps, le lien entre l'empathie et la littérature n'a jamais été exploité de façon aussi intense qu'actuellement. En ces temps de multiples crises qui traversent l'époque actuelle, la littérature s'emploie, davantage que dans le passé, à susciter les émotions du lecteur et à éveiller son empathie pour les autres personnes ou êtres vivants. C'est ainsi qu'elle œuvre à transformer son rapport à la réalité environnante, à lui inspirer plus de compassion, de tolérance, de bienveillance et à l'éclairer sur la nécessité de prendre soin du monde et de ceux qui l'habitent. Parmi diverses stratégies utilisées à cet effet, la narration autodiégétique est une des plus efficaces : en lisant un texte raconté à la première personne, le lecteur se sent proche du narrateur-protagoniste car, disposant d'un accès direct à son psychisme, il peut se connecter mentalement à ce dernier et adhérer à sa posture. Le procédé est volontiers utilisé par la littérature écologique qui n'hésite pas à donner la parole aux animaux pour rendre compte de leur vécu et inspirer l'intérêt pour le sort des diverses espèces qui habitent la planète<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Voir, par exemple, A. Simon, « Qu'est-ce que la zoopoétique ? », propos recueillis par Nadia Taïbi, [dans :] *Sens dessous*, n° 16, 2015, p. 115-124 et S. Milcent-Lawson, « Parler pour les animaux : tentatives littéraires contemporaines. Point de vue animal chez Message, Garcia et Darrieussecq », *Transtext(e)s et Transcultures*, n° 13, 2018, <https://journals.openedition.org/transtexts/1194?lang=en>.

Le présent article portera sur cette narration animale au potentiel empathique. En nous appuyant sur des travaux choisis concernant la problématique de l'empathie dans la littérature, nous étudierons ses modalités et son fonctionnement dans le roman *Nés de la nuit* de Caroline Audibert<sup>2</sup>. Notre objectif sera de démontrer comment, en chargeant un loup de raconter son histoire, l'écrivaine crée un texte puissant qui permet au lecteur d'approcher la vie du prédateur, de comprendre mieux la nature sauvage et qui le sensibilise à la nécessité de la respecter et protéger.

*Nés de la nuit* s'inscrit dans cette littérature qui, selon Jonathan Skinner, « décentre [...] les configurations habituelles »<sup>3</sup> pour faire ressortir d'autant plus fort ses visées écologiques. Il repose sur un artifice anthropomorphisant connu majoritairement des contes de fées et laisse un animal – dans ce cas un loup – mener le récit<sup>4</sup>. La situation narrative ne fait pas l'objet d'une exposition quelconque ; elle est toutefois éclairée juste au début du roman, dans la scène de la naissance du narrateur qui, quelques pages plus loin, commence à ressentir instinctivement sa nature sauvage :

Nous sommes plus que bouches et pelages reliés à la longue nuit laiteuse. La vie d'un loup advient quand le ciel, quand les arbres, quand

---

2 C. Audibert, *Nés de la nuit*, Paris, Plon, 2020. Les citations suivantes provenant de cette œuvre seront marquées à l'aide de l'abréviation *N*, la pagination suivra le signe abrégatif après la virgule.

3 J. Skinner, « Editor's notes », [dans :] *Ecopoetics*, n° 3, 2003, sans pagination.

4 Ce décentrement est, bien évidemment, relatif et fictionnel car la narration animale repose sur la vision humaine du monde non humain. Or, selon les mots de Desblache, « la vision inévitablement anthropocentrique des bêtes [...] permet parfois de transmettre un message de protestation ou de transgression et de décentrer le point de vue humain ». L. Desblache, *La Plume des bêtes. Les Animaux dans le roman*, Paris, L'Harmattan, 2011, p. 102. Sur les enjeux écologiques des narrations décentrées voir surtout les travaux de S. Milcent-Lawson et A. Simon.

le vent, quand les humeurs lui disent combien ils le veulent, lui, gardien des forêts et des sources. (*N*, 20)

*Nés de la nuit* est une autobiographie animale, l'histoire de la vie d'un prédateur racontée depuis ses premiers moments, quand il vient au monde dans une tanière en pleine forêt, jusqu'à sa mort un hiver dans une avalanche.

Le choix du narrateur non humain fait de *Nés de la nuit* un « roman en mode empathique »<sup>5</sup> tout à fait exceptionnel. Rappelons que l'empathie est une attitude qui consiste à se mettre mentalement à la place de l'autre, regarder le monde à sa manière et tenter de ressentir ce qu'il ressent. Dans la littérature, l'empathie est suscitée notamment à travers les jeux de points de vue ou les récits à la première personne, permettant au lecteur d'accéder au psychisme du personnage et de comprendre ses états cognitifs et ses émotions<sup>6</sup>. Fondé sur la narration d'un loup, le roman d'Audibert est construit pour rendre compte de la vie de cette espèce animale en voie de disparition. Il invite le lecteur à « sortir de la langue et de la pensée humaines »<sup>7</sup>, pour citer les paroles de Lucile Desblache, et à se projeter imaginativement dans la peau de ce grand prédateur de nos forêts. Il s'agit, certes, d'une « activité spéculative [qui] propose l'expérimentation fictive d'un autre monde subjectif »<sup>8</sup>, celui de la conscience animale si fascinante pour l'homme. C'est une simulation qui repose sur des impressions et des intuitions humaines car, comme le dit avec justesse Jean-Christophe Bailly,

---

5 A. Rabatel, « Le Substrat énonciatif de la connaissance narrative empathique et ses enjeux philosophiques », [dans :] *Signata. Annales des sémiotiques*, 2015, vol. 6 (*Sémiotique et musique*), p. 425.

6 S. Keen, « A Theory of Narrative Empathy », [dans :] *Narrative*, vol. 3, n° 14, 2006, p. 214.

7 L. Desblache, *La Plume des bêtes. Les Animaux dans le roman*, *op. cit.*, p. 16.

8 S. Milcent-Lawson, « Parler pour les animaux... », *op. cit.*, § 37.

« de ce qui arrive véritablement aux bêtes, nous ne savons pas grand-chose »<sup>9</sup>.

Audibert s'emploie, tout au plus, à intensifier le sentiment empathique par plusieurs procédés narratifs et textuels. Elle exploite adroitement le charme attendrissant des bébés animaux qui inspirent une sympathie irrésistible par leur apparence mignonne et leur vulnérabilité, faisant commencer le récit par l'évocation des premiers moments de la vie du narrateur-louve-teau, passés à chercher sans arrêt la chaleur vitale de Mère ou à apprendre à explorer l'environnement : « Je jaillis de l'ancre, m'élançais contre le vent, poursuivi un papillon ahuri, saute, rattrape les miens en trotinant. [...] Je suis petit » (*N*, 25). Parallèlement à ces scènes qui capturent instantanément le cœur du lecteur, maints détails apparaissent dont le rôle est de caractériser le narrateur afin qu'il ne soit pas « le médium transparent de la pure nature »<sup>10</sup>, mais un être bien concret et reconnaissable. On le voit se cacher intelligemment pour éviter le danger, chasser courageusement avec ses congénères et surtout être fortement lié à sa meute qu'il ne quitte pas étant petit et qu'il protège et nourrit à l'âge adulte. Individualisé de façon largement positive par les techniques de l'identification du personnage qui, selon Suzanne Keen, ont une visée empathique<sup>11</sup>, le loup narrateur éveille un attachement naturel du lecteur et l'amène à vivre ce que Sophie Milcent-Lawson désigne par « une identification fictionnelle trans-spécifique »<sup>12</sup>.

---

9 J.-Ch. Bailly, *Le Parti pris des animaux*, Paris, Christian Bourgois Éditeur, 2013, p. 40.

10 A. Simon, « L'animal entre empathie et échappée (Lacarrière, Darrieussecq, Bailly) », [dans :] *Figures de l'art*, 2014, n° 27 (*Animal / Humain : passages*), p. 261.

11 S. Keen, « A Theory of Narrative Empathy », *op. cit.*, p. 216.

12 S. Milcent-Lawson, « Parler pour les animaux... », *op. cit.*, § 33.

L'expérience est unique en son genre puisqu'elle permet de devenir momentanément loup, de partager ses sensations et sa perception de la réalité dans une sorte de symbiose harmonieuse. On découvre ainsi l'existence de l'animal presque au jour le jour : tout d'abord les premières expériences que, petit louveteau, il fait du monde environnant, ensuite sa vie en meute quand, protégé par Père, il apprend les règles du fonctionnement hiérarchique, les pratiques de chasse et les rituels de reproduction, enfin l'étape adulte pendant laquelle il parcourt en solitaire les montagnes pour trouver son propre territoire et fonder sa meute à lui. Ne sont pas omis dans le récit divers dangers auxquels le loup narrateur est confronté : la perte d'habitat en raison de l'expansion humaine, une chasse brutale, le trappage. Rappelons ici la scène dramatique où l'animal, épuisé par sa fuite devant les gens et la faim qu'il éprouve, tombe dans un piège et en sort gravement blessé :

Ma patte se prend dans des fils fins et coupants. Ils me mordent jusqu'au sang. Je me débats. Les épines rentrent plus profond. La nuit tombe. Des lumières roulent sur moi, piégé dans l'infatigable mâchoire. Frayeur révolte folie. Je mords ma patte, arrache mes poils, ronge jusqu'à l'os. Je pars, abandonnant des bouts de chair. Je trotte. Ma patte crie. (*N*, 52)

Le lecteur voit ainsi le prédateur évoluer au rythme des saisons, en harmonie avec la nature qui l'entoure et qu'il protège pour sa part, conformément à la symbolique traditionnelle : « Des patrouilleurs, voilà ce que nous sommes. Aller venir écouter regarder sentir ouïr. Notre vie, ausculter les terres, entendre les bois, les pentes raconter l'herbe qui pousse » (*N*, 126). Le roman permet une immersion profonde dans l'univers animal et une découverte enrichissante de son fonctionnement, améliorant ainsi la compréhension de la vie sauvage.

Au-delà du mouvement vers l'altérité<sup>13</sup>, l'identification imaginaire au narrateur-loup permet au lecteur de percevoir le monde environnant de façon inhabituelle, plus sensible et organique que ce n'est le cas d'ordinaire. On sait bien que, chez les animaux, les facultés perceptives sont largement développées et hautement performantes : « ils sondent dans le monde, sous nos yeux et nos oreilles, quelque chose que nous n'y voyons et n'y entendons pas », dit Jean-Christophe Bailly<sup>14</sup>. Dans le roman d'Audibert, la perspective animale donne accès à des zones en général peu pénétrées par l'homme ou inaccessibles à sa perception, tout en permettant de les saisir plus directement et plus intensément, par tous les sens à la fois. Le regard est sollicité en permanence : à travers les yeux du loup, on observe l'environnement alentour, on explore de nouveaux espaces, on surveille le territoire pour détecter un danger qui approche ou une proie qui se cache quelque part. D'autres sens sont toutefois convoqués davantage. Divers sons parviennent à l'oreille quand on demeure dans la forêt qui vit sa vie : le chant des oiseaux, le bourdonnement des insectes, le cri ou le galop effréné des animaux, le craquement des feuilles sous les sabots, le bruit du vent dans les branches. On ressent la chaleur du soleil d'été, l'air frais au petit jour d'automne, le froid qui glace le corps en plein hiver. Ce sont pourtant les odeurs de toutes sortes qui s'imposent surtout, se répandent dans l'air et – différentes selon les saisons, les vents, les lieux – fournissent des informations olfactives sur l'environnement et ce qui s'y passe. Le loup narrateur reconnaît l'« odeur rassurante des [s]iens » (N, 29), l'« odeur de vers, de larves, de pierres mouillées, de crins » (N, 32), les « senteurs de mousse et de bois masqué » (N, 39), l'« odeur qui n'appartient pas à la forêt »

---

13 A. Simon, « L'Animal entre empathie et échappée... », *op. cit.*, p. 262.

14 J.-Ch. Bailly, *Le Parti pris des animaux*, *op. cit.*, p. 20.

(N, 48), l'« odeur grasse d'herbes des prairies » (N, 51) et beaucoup d'autres, y compris l'« odeur rouge » (N, 29) du sang de ses frères morts. Ailleurs, il « hume l'air chargé d'odeurs inquiétantes, moins paisibles que les charognes » (N, 26), ou bien il découvre que « les écorces ne sont plus odorantes » (N, 37). Renifler est une de ses activités principales car la forêt communique au moyen des substances odorantes sécrétées par les animaux et les espèces végétales. Dans *Nés de la nuit*, la nature s'appréhende par tous les sens, qui sont sollicités par de brèves phrases ou des bribes de phrases éparpillées çà et là dans le texte. La narration animale autodiégétique ne raconte pas les événements ni ne décrit le monde environnant mais transpose le lecteur tout droit au centre de la nature et fait de lui son acteur à part entière. Menée dans le régime immédiat qui lui assure une vraisemblance, elle est « située ponctuellement dans l'instant et dans l'espace du présent »<sup>15</sup>, aussi le monde environnant est-il saisi rapidement et succinctement, à travers ce que Bailly nomme « des entrées dans le paysage »<sup>16</sup>.

Les descriptions plus larges sont moins fréquentes, parfois cependant le loup narrateur fournit des images qui ne se limitent pas à des perceptions directes sensorielles. Une telle situation a lieu, par exemple, quand il reste blotti dans la tanière familiale peu après sa naissance et découvre la couche terrestre qui l'entoure de très près :

Quand Mère se lève, il n'y a que la terre pour nous porter. La terre occupée à faire courir ses tiges, ses vertigineux périples. Ventre qui n'a jamais fini d'enfanter. Les racines craquent, le lait clair et doux de la forêt court dedans. Un lait qui voyage loin. Les bouches qui le têtent sont au-dessus de nous. Elles ont toujours faim. Dans la terre, il y a d'autres tiges, très fines, qui bruissent tout le temps. Les longs filaments agitent le sol large et froid, rampent, mordent les

15 A. del Lungo, *L'Incipit romanesque*, Paris, Seuil, 2003, p. 125.

16 J.-Ch. Bailly, *Le Parti pris des animaux*, op. cit., p. 35.

racines. La meute insatiable des champignons aspire la sève comme nous suçons le lait de Mère. Les racines les laissent faire, mangent leurs sels. Les racines parlent d'un monde différent, de l'envers de la nuit. (*N*, 15)

Prononcées par le louveteau qui vient de venir au monde, ces paroles semblent trop mûres pour son âge et signalent un savoir qu'il n'a pas encore pu acquérir. En effet, le point de vue narratif s'élargit ici vers une perspective englobante et le récit devient plus réflexif, tourné vers l'apologie de la nature. Le passage fait un évident travail écologique, ressorti au moyen d'un parallèle clair et attendrissant : la vision de la terre nourricière qui donne la vie aux organismes végétaux est développée par le petit du loup allaité par la louve car incapable encore de fonctionner seul. Sa dépendance et son attachement instinctif à la mère représentent, on ne peut plus explicitement, la relation du vivant, y compris de l'homme, avec la terre, en rappelant le lien qui nous unit à la mère-nature et notre dépendance de ses ressources.

Récit d'une de ces « vies trépidantes, vibratiles, excessives, rétractées »<sup>17</sup> qui foisonnent sur notre planète, *Nés de la nuit* change de ton dans la deuxième partie et se développe en deux mouvements qui s'entremêlent régulièrement. L'un, inspiré par les complexités des tendances actuelles en matière d'écologie, aborde le thème de l'homme face à l'environnement, la Terre et les animaux qui l'entourent, fournissant une réflexion sur la valeur des relations réciproques. L'autre fait une apologie de la nature à travers une série d'images à la fois naturalistes et métaphysiques ayant pour fin de révéler sa pérennité dans le temps et son évolution incessante au fil des saisons. Au printemps, quand les neiges verglacées des montagnes commencent à fondre,

---

17 A. Simon, « La Zoopoétique, une approche émergente. Le cas du roman », [dans :] *Revue des Sciences Humaines*, n° 328, 2017, p. 87.

la dépouille du loup est retrouvée par un homme de science et transportée dans un laboratoire spécialisé. Après des examens méticuleux, elle se voit empaillée et exposée au musée, munie d'une plaquette renseignant sur les caractéristiques de l'espèce, sa biologie, son habitat et sa répartition dans la région, sa population et les menaces auxquelles elle est soumise.

On voit, dans cette trame romanesque, les échos de vifs débats qui opposent en France les écologistes, militant en faveur de la protection de l'espèce lupine, et les éleveurs dont les troupeaux sont régulièrement décimés par le prédateur<sup>18</sup>. L'hostilité de ces derniers, très vive à cause des dégâts qu'ils subissent, est exprimée à travers quelques mots lancés durant une conversation téléphonique : « Cyanure fusils brebis dévorées patous boucles loup pelé fléau carcasses constants dérochements menaces filets lois ministères foudre avocat procès ruine » (N, 111). En revanche, parmi les chercheurs, la situation suscite un enthousiasme exceptionnel : la découverte de l'animal mort signifie le retour dans la région de l'espèce originaire, disparue depuis un long moment et considérée comme mondialement menacée. C'est le symptôme d'une restauration de la biodiversité de l'écosystème qui permet d'espérer un frein à l'extinction des espèces. Mais il n'y a pas que les enjeux écologiques qui comptent : la recolonisation par le loup de son ancien territoire annonce la renaissance du monde d'autrefois, monde équilibré et harmonieux où l'homme n'était pas « maître et possesseur de la nature »<sup>19</sup> mais un des « êtres vivants parmi d'autres êtres

---

18 Cf. Y. Beauvois, « Combien de loups sont présents en France ? », [dans :] *Science & vie*, 24 juin 2024, <https://www.science-et-vie.com/nature-et-environnement/animaux/combien-de-loups-presents-en-france-125775.html>.

19 R. Descartes, *Discours de la Méthode* (1637), 6<sup>e</sup> partie, [dans :] *Œuvres*, éd. Ch. Adam, P. Tannery, Paris, Vrin-CNRS, 1996, p. 62.

vivants »<sup>20</sup>, pour citer les belles paroles de Jean-Marie Schaeffer. La scène où l'homme de science porte la dépouille du loup sur son dos laisse bien voir son émoi inspiré par le fait de voir la nature sauvage reprendre son souffle, accueillir de nouveau des animaux et prospérer comme avant l'ère de l'expansion humaine :

Le marcheur descend dans le bois noir. Ma tête claque contre son épaule. Ma queue ondule près de son cou. Loup à chair d'homme. L'homme est ému. Je le sens. Ça réveille une mémoire. [...] Il écoute les bruits. Il frissonne. Il entend les fauves. L'homme repart, cerné par des loups qui n'existent pas, des loups dissimulés derrière les arbres, intimidante escorte qui lui serre le cœur. Les temps anciens ne sont pas morts. (N, 87)

Cette trame romanesque est chargée d'une visée didactique cohérente et affirmée : renouant aux polémiques actuelles qui polarisent la société française, Audibert sensibilise le lecteur aux enjeux écologiques épineux, tels que la protection des prédateurs. Avec « ceux que les animaux regardent »<sup>21</sup>, elle dénonce la situation où l'homme, pour ses profits, empiète sur leurs terrains et les prive d'habitats. Baptiste Morizot et tant d'autres rappellent que les animaux « sont les cohabitants de la Terre avec qui nous partageons une ascendance, l'énigme d'être vivant, et la responsabilité de cohabiter décemment »<sup>22</sup>. *Nés de la nuit* illustre magistralement cette thèse en décrivant, en régime fictionnel, le mode de fonctionnement des loups et en montrant une attitude empreinte de respect, voire de fascination

---

20 J.-M. Schaeffer, *La Fin de l'exception humaine*, Paris, Gallimard, 2007, p. 13.

21 Titre d'un des articles d'É. de Fontenay, reconnue pour son engagement en faveur de la cause animale. *Idem*, « Ceux que les animaux regardent », [dans :] *Penser le comportement animal*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2010, <http://books.openedition.org/editionsmsh/13023> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/books.editionsmsh.13023>.

22 B. Morizot, *Manières d'être vivant*, Paris, Actes Sud, 2020, p. 22.

envers l'animal, adoptée par ceux qui savent apprécier la grandeur de la nature et ses bienfaits pour l'homme.

Dans cette deuxième partie, le roman poursuit la narration autodiégétique : mort dans une avalanche, le loup continue à mener le récit. Pleinement conscient de sa non-existence dans le monde réel, il relate les détails de sa non-vie toujours intense et mouvementée. Sa voix résonne avec force quand il décrit le moment de la trépassée de son corps gelé contre un arbre : « Ma fourrure se fond dans l'écorce. Mes poils s'incrusteront dans le bois qui ne palpiter plus » (N, 85). Plus tard, son crâne étant placé sur le bureau de l'homme de science, il transmet le déroulement de la traque à ses congénères dont il est un témoin désespéré avant de donner des précisions sur le Muséum de l'Évolution où il se retrouve finalement comme une relique du passé. Doublement impossible, puisqu'on est confronté à un narrateur animal et mort en plus, le régime narratif n'a pourtant pas pour objectif principal de briser les conventions romanesques. La narration est strictement liée aux enjeux écologiques du texte qu'elle véhicule à travers ses modalités empathiques, didactiques et enfin apologiques qui dominent dans la deuxième trame, celle greffée aux aventures posthumes du loup parmi les humains et focalisée sur le monde de la nature.

Parallèlement à l'existence au musée sous la forme de carcasse empaillée, le destin du loup a une suite dans le monde de la nature où son âme continue à vivre. Cette survivance se réalise grâce à l'éternel ordre qui régit les interactions entre les êtres vivants. On sait bien que les animaux et les plantes sont liés entre eux par des relations alimentaires censées assurer les besoins vitaux des espèces et l'équilibre des écosystèmes. Tout en illustrant de manière fictionnelle ce mécanisme régulateur, Audibert s'en inspire pour imaginer l'existence du loup dans une autre dimension et pour faire une apothéose de la nature. Avant d'être trouvée dans

la forêt par un savant, la dépouille lupine attire des animaux à la recherche de nourriture, dont un corbeau qui avale un œil du prédateur. Ce dernier gagne ainsi une nouvelle vie, largement différente de la sienne : logé dans le ventre de l'oiseau, il fonctionne désormais en hauteur, dans les couronnes des arbres, tout près du ciel bleu et immense. À la mort du corbeau, l'existence du loup change radicalement puisqu'il se retrouve dans une fourmilière, parmi des aiguilles et des grains de terre qui composent le logement des insectes. Là, quand sa vie touche presque à sa fin – résumée ainsi en quelques mots : « disséminé, éparé, je retourne d'où je viens » (*N*, 100) – elle se voit de nouveau réincarnée, cette fois-ci dans le corps d'un blaireau. Avec l'histoire de cette destinée posthume du loup, apparaissent dans le roman des passages consacrés aux mœurs et aux comportements des espèces qui deviennent les avatars consécutifs du protagoniste. Les plus nombreux et détaillés sont ceux relatifs aux oiseaux qui dévoilent toute une vie grouillant dans les airs : « Je glisse sur l'air, je glisse au-dessus des arbres. Les branches se croisent, s'emmêlent, cachent écureuils, pics, chouettes, fouines, lièvres, blaireaux » (*N*, 88). C'est également une occasion pour présenter quelques belles images de notre planète vue de diverses perspectives : aérienne, souterraine, rapprochée. Sous forme de scènes de vie ou de paysages qui montrent la nature dans toute sa diversité, elles complètent celles fournies auparavant par le loup. Rappelons ici le fragment qui dépeint magistralement une chaude journée d'été dans les montagnes et les effets produits par un soleil ardent sur la région :

Le soleil s'empare de tout. Il sèche les herbes, hâte les graines, nourrit la sève, il s'en va mûrir les baies, les pignes des cônes, il pique les pelages, excite les pattes des criquets, fatigue les abeilles, assoiffe les torrents. La terre lui donne tout ce qu'elle a. Le vol pâmé des papillons, les chairs attendries, le parfum ivre des lavandes. (*N*, 107)

*Nés de la nuit* est un superbe livre de la Terre où l'on entend « chanter le monde »<sup>23</sup>, comme l'a dit autrefois Jean Giono. Laissant voir la richesse et la beauté de la nature montagnarde en toutes saisons et en toutes zones, il offre une véritable expérience d'immersion dans ce grand milieu sauvage qui dépasse tellement l'homme et le fait rêver. La stratégie de la narration empathique, élaborée en vue de favoriser l'identification du lecteur au loup et augmentée de sorte qu'il puisse épouser les perspectives d'autres animaux, permet de découvrir leurs modes de vie et d'éprouver « d'autres saisies du monde »<sup>24</sup>, celles en dehors de la perception humaine. Audibert s'attache à faire ressentir au lecteur une sensation de présence réelle dans la nature et une impression de lui appartenir, d'en être un élément constitutif, soumis à ses lois. Elle œuvre ainsi en faveur de la conscience environnementale, toujours insuffisante et peu développée surtout en ce qui concerne la protection des animaux prédateurs. Les réincarnations du loup servent aussi à glorifier la pérennité de la nature qui se renouvelle sans cesse au gré des saisons. Si le loup mène toujours le récit, c'est qu'il poursuit une existence immatérielle dans l'univers. Sa conscience anime d'autres êtres vivants et fonctionne selon d'autres logiques, mais elle garde sa spécificité : « Mon être se dilue de corps en corps. Eau qui rejoint d'autres eaux. Mémoire qui épouse d'autres chairs » (*N*, 102). C'est un perpétuel cycle de renaissances représentant la force vive de la nature, l'énergie de la terre, de la végétation, des animaux, pour s'éveiller et se développer pleinement. Le dénouement du roman illustre de façon magistrale cette éternelle dynamique,

---

23 J. Giono, *Solitude de la pitié*, Paris, Gallimard, 1932, p. 148.

24 S. Milcent-Lawson, « Un tournant animal dans la fiction française contemporaine ? » [dans :] *Pratiques*, 2019, n° 181-182, § 32, <https://journals.openedition.org/pratiques/5835>.

vibrante et puissante, de la nature qui soutient la vie sous toutes ses formes et ne cesse de participer à leur épanouissement. On y voit le vieux loup installé dans le corps d'une louvette, prêt à revivre le destin de son espèce, tout en partageant son expérience avec la jeune femelle pour la protéger de dangers éventuels. Selon le cycle naturel, la vie reprend son cours et le passé dessine les contours du futur.

Avec *Nés de la nuit*, Caroline Audibert s'inscrit dans le cadre de la littérature à visée écologique qui cherche à sensibiliser le lecteur au monde du vivant et au besoin urgent de le protéger. Le geste de réparer le monde<sup>25</sup> passe ici par un changement littéraire visant à susciter un changement moral chez le lecteur. À l'inverse de nombreux romans qui parlent des animaux, Audibert fait parler un animal : elle laisse un loup raconter sa propre histoire au lieu de la raconter à sa place. Faisant semblant d'éliminer la perspective anthropocentrée, ce décentrement narratif constitue le point de départ d'un récit empathique qui fait découvrir de plus près les habitudes de ce grand prédateur en voie de disparition, comprendre le rôle de l'environnement naturel pour sa survie et dénoncer les ravages de l'homme sur la flore et la faune. S'y joint, entrelacée à l'histoire racontée, une réflexion poétique sur l'éternité et la puissance de la nature qui renaît cycliquement et perdure dans le temps. Le récit du loup narre à l'homme le monde sauvage de moins en moins connu par ce dernier, le monde qui a nourri les imaginaires d'explorateurs, a entouré nos ancêtres et qui s'en va maintenant à cause d'une surexploitation abusive. C'est la voix de la nature même qui se raconte, incitant l'homme à la respecter et la préserver d'une destruction prématurée.

---

25 Voir l'essai d'A. Gefen, *Réparer le monde. La Littérature française face au XXI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Corti, 2017.

## bibliographie

- Audibert C., *Nés de la nuit*, Paris, Plon, 2020.
- Bailly J.-Ch., *Le Parti pris des animaux*, Paris, Christian Bourgois Éditeur, 2013.
- Baratay É., *Le Point de vue animal. Une autre version de l'histoire*, Paris, Seuil, 2012.
- Beauvois Y., « Combien de loups sont présents en France ? », [dans :] *Science & vie*, le 24 juin 2024 ; <https://www.science-et-vie.com/nature-et-environnement/animaux/combien-de-loups-presents-en-france-125775.html>.
- Del Lungo A., *L'Incipit romanesque*, Paris, Seuil, 2003.
- Desblache L., *La Plume des bêtes. Les Animaux dans le roman*, Paris, L'Harmattan, 2011.
- Descartes R., *Discours de la Méthode* (1637), 6<sup>e</sup> partie, [dans :] *Idem, Œuvres*, éd. Ch. Adam, P. Tannery, Paris, Vrin-CNRS, 1996.
- Fontenay É. de, « Ceux que les animaux regardent », [dans :] *Penser le comportement animal*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2010 ; <http://books.openedition.org/editionsmsmh/13023> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/books.editionsmsmh.13023>.
- Gefen A., *Réparer le monde. La Littérature française face au XXI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Corti, 2017.
- Giono J., *Solitude de la pitié*, Paris, Gallimard, 1932.
- Keen S., « A Theory of Narrative Empathy », [dans :] *Narrative*, vol. 3, n° 14, 2006.
- Milcent-Lawson S., « Parler pour les animaux : tentatives littéraires contemporaines. Point de vue animal chez Message, Garcia et Darrieussecq », *Transtext(e)s et Transcultures*, 2018, n° 13, <https://journals.openedition.org/transtexts/1194?lang=en>.
- Milcent-Lawson S., « Un tournant animal dans la fiction française contemporaine ? » [dans :] *Pratiques*, 2019, n°s 181-182, <https://journals.openedition.org/pratiques/5835>.
- Morizot B., *Manières d'être vivant*, Paris, Actes Sud, 2020.
- Rabatel A., « Le Substrat énonciatif de la connaissance narrative empathique et ses enjeux philosophiques », [dans :] *Signata. Annales des sémiotiques*, 2015, vol. 6 (*Sémiotique et musique*).
- Schaeffer J.-M., *La Fin de l'exception humaine*, Paris, Gallimard, 2007.
- Simon A., « L'Animal entre empathie et échappée (Lacarrière, Darrieussecq, Bailly) », [dans :] *Figures de l'art*, 2014, n° 27 (*Animal / Humain : passages*).

Simon A., « Qu'est-ce que la zoopoétique ? », propos recueillis par Nadia Taïbi, [dans :] *Sens dessous*, 2015, n° 16.

Simon A., « La Zoopoétique, une approche émergente. Le cas du roman », [dans :] *Revue des Sciences Humaines*, 2017, n° 328.

Skinner J., « Editor's notes », [dans :] *Ecopoetics*, 2003, n° 3.

## abstract

### A Wolf's Story. Empathetic Narration in *Nés de la nuit* by Caroline Audibert

The article explores animal narration and its empathetic potential in the novel *Nés de la nuit* by Caroline Audibert. Unlike the usual situation in literature, where animals are described by humans, Audibert gives voice to the wolf, thus eliminating the anthropocentric perspective and offering an authentic look at the animal experience. Drawing on selected studies into the problem of empathy in literature, the article studies the modalities and functions of animal narration in order to demonstrate the way in which it works to create a text with a powerful ecological message. The analyses show that this narrative strategy promotes immersion in the textual universe, while also bringing about a moral change in the reader. It allows us to discover the habits of the wolf as well as the richness and resilience of nature, making the reader aware of the need to respect and protect it.

## keywords

animal, wolf, animal narration, ecology, empathy, Caroline Audibert

## mots-clés

animal, loup, narration animale, écologie, empathie, Caroline Audibert

## anna maziarczyk

Anna Maziarczyk est professeure de littérature contemporaine d'expression française à l'Université Marie Curie-Skłodowska et membre de la rédaction de la revue *Lublin Studies in Modern Languages and Literature*. Ses recherches portent sur les stratégies narratives dans le roman français et francophone, la narration non naturelle et non fiable, la littérature écologique et les représentations de la violence. Elle a publié plusieurs articles sur ces problématiques ainsi que les ouvrages *Reconfigurations romanesques de Minuit : Jean Echenoz, Éric Chevillard, Tanguy Viel* (2017) et *Le Roman comme jeu. L'esthétique ludique de Raymond Queneau* (2007).

PUBLICATION INFO		
<b>Cahiers ERTA</b>	e-ISSN 2353-8953 ISSN 2300-4681	
Received : 13.07.2024 Accepted : 15.10.2024 Published : 20.03.2025	ÉTUDES ASJC 1208	
ORCID : 0000-0001-8485-0915		
A. Maziarczyk, « Récit d'un loup. Narration empathique dans <i>Nés de la nuit</i> de Caroline Audibert », [dans :] <i>Cahiers ERTA</i> , 2025, nr 41, pp. 32-49. DOI : <a href="https://doi.org/10.26881/erta.2025.41.02">https://doi.org/10.26881/erta.2025.41.02</a>		
<a href="http://www.czasopisma.bg.ug.edu.pl/index.php/ce/index">www.czasopisma.bg.ug.edu.pl/index.php/ce/index</a>		
Attribution 4.0 International (CC BY 4.0).		